

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-7289-9**

© YANN SAVIDAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DU MÊME AUTEUR

TES YEUX D'UN BLEU JAGUAR – roman - 2021

PASSÉS COMPOSÉS – roman - 2020

UN PIANO DANS LES VIGNES -roman – 2019

LES FOLLES DE LA BAIE -nouvelle – 2019

1966

À vous...

1966

Yann SAVIDAN

roman

*« Au-delà de ce que je suis de par l'hérédité
et de ce qu'on a fait de moi
par le milieu et l'éducation,
il y a ce que je fais avec ce que je suis
et ce qu'on a fait de moi »*

Jean-Paul Sartre

AVANT PROPOS

Juin 1963

Tout a commencé dans le quartier de la Porte-Dauphine et plus précisément dans cette demeure de quatre étages faisant l'angle du square Lamartine et de l'avenue Victor Hugo ; à cent mètres de la rue Henri Martin dont j'ai découvert bien plus tard toute son importance en jouant au Monopoly.

J'avais onze ans et les conversations de mes parents m'ennuyaient. Mon père parlait du Traité de Moscou, des discussions autour de la quatrième semaine de congés payés ou des grandes grèves des mineurs de fond, mais je n'écoutais déjà plus les adultes.

De cette année, une seule actualité retenait mon attention : lorsque John F. Kennedy fut assassiné et que le jour de ces obsèques, je vis son fils, le petit John, saluer le cercueil de son papa. Je me souviens encore de mes larmes d'enfant. Cette image me bouleversa, et resta longtemps gravée dans ma mémoire.

Dès que je pouvais échapper à la surveillance de mes parents, j'écoutais en cachette le hit-parade SLC sur Europe1. C'était la pleine période yéyé. Johnny Hallyday, Claude François, Richard Anthony étaient mes idoles. Chez les filles, j'aimais bien Françoise Hardy et Sheila. Parfois, je me faisais surprendre par ma mère : « Antoine, je vous ai dit mille fois de ne pas vous abrutir avec cette musique de sauvage ». Obéissant, j'éteignais le poste.

PREMIÈRE PARTIE

À la différence des autres enfants de mon âge, je n'ai jamais connu les bancs de l'école primaire. Mon père en avait décidé ainsi et pour justifier son choix il citait Érasme « *Le premier stade du savoir est l'amour de son précepteur* ». Je compris bien plus tard qu'il était plus simple dans tous les sens du terme de déléguer son affection filiale à un tiers. Et donc, il avait confié mon éducation à une gouvernante qui répondait au doux prénom d'Alice. Elle dormait sur le même palier que moi au troisième étage de notre hôtel particulier. Elle pouvait à sa guise, surveiller mes faits et gestes du lever au coucher.

Sous ses airs parfois un peu austères, je n'avais à me plaindre de sa compagnie et de sa manière de m'apprendre les tables de multiplication, les règles de grammaire, de conjugaison, la vie tumultueuse d'un Vercingétorix où celles de Clovis, de Charlemagne, des Mérovingiens et des Carolingiens dans la continuité de l'Empire romain. Je faisais souvent semblant de m'y

intéresser, mais je préférais m'évader en observant la mappemonde et rêvassait face aux contrées lointaines : l'Océanie, les Amériques, l'Afrique, l'Asie. Mes heures d'éducation étaient calées sur celles des écoles.

Alice était professeure privée depuis qu'elle avait obtenu son diplôme et ce n'est que pour des raisons d'argent qu'elle avait choisi l'enseignement à domicile. Elle était plutôt jolie et toujours bien habillée, sa chevelure était ramassée en chignon et elle sentait bon la lavande, enfin, c'est ce qui me marquait le plus chez elle.

Le matin, en terminant ma dernière brioche, j'entendais les autres bambins courir afin de ne pas être en retard au portillon de l'école primaire, rue de la Pompe. Souvent, je les enviais, je percevais leurs rires et leurs cris. J'imaginai leurs jeux : les billes, les osselets, les toupies...

Je n'avais rien de tout cela. Mes seuls loisirs de gamin étaient d'écouter Alice interpréter des Nocturnes de Chopin. Quoique ces musiques fussent mélodieuses, cela n'assouvissait pas mes désirs d'enfants. J'avais le droit aussi à la lecture des classiques : Pierre Fournier et son

Grand Meaulnes, Antoine de Saint Exupéry et son *Petit Prince*, etcétera, etcétera.

Du haut de mes onze ans, j'avais un regard assez particulier sur le monde. C'est bien pour cela que je me réfugiais dans des univers oniriques. Je pouvais tour à tour être chevalier au grand cœur, comme bandit de grand chemin, cherchant à protéger les faibles. Même si je ne mesurais qu'un mètre cinquante-cinq et ne pesais que quarante-deux kilos, j'étais toujours le plus rusé. Mes cheveux noirs et mon regard d'acier étaient capables de me donner les atouts nécessaires pour séduire les princesses, prisonnières dans des donjons sordides. Les Lego occupaient aussi une partie de mon temps libre.

Fort de mes rêves et de mes jeux, la solitude ne me gênait absolument pas, d'ailleurs, je n'y pensais jamais. Il faut bien dire que depuis mes premiers jours sur terre, je n'avais côtoyé aucun autre enfant. Je ne peux pas dire non plus que l'affection de ma mère m'avait comblée de bonheur et de câlins. À ma naissance, elle me confia à une nurse, qui, d'après ses explications, avait plus de lait qu'elle. Assez tôt, je compris qu'elle n'avait pas du tout envie de s'occuper de moi. C'était peut-être ma mère

naturelle, mais nos liens s'arrêteraient là, c'est en tous les cas ce que je me disais dès l'âge de neuf ans le soir dans mon lit avant de m'endormir. Au départ, cette pensée me faisait de la peine, mais au fil du temps, j'appris à m'en détacher, et comme le précisaient les grands : je faisais contre mauvaise fortune bon cœur.

J'étais, parce que je le devinais, un enfant privilégié. Je ne manquais absolument de rien. Je mangeais de la viande tous les jours et la table était garnie des fruits et légumes de saison. Je vivais dans une bâtisse cossue et ne subissais pas les frimas de l'hiver. Le chauffage central diffusait une température des plus confortables pour que je ne connaisse ni les engelures et les bouillottes au fond du lit pour adoucir mes draps.

2

Je devais ce confort de vie à la situation de mon père qui était député. Il en était à son quatrième mandat et il s'en gargarisait dès qu'il en avait l'occasion.